

Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Le Québec n'est pas une île : correspondance 2 : 1961-1965*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac éditeur, 2015, 565 p.

François Ouellet

Numéro 40-41, automne 2015, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (2015). Compte rendu de [Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Le Québec n'est pas une île : correspondance 2 : 1961-1965*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac éditeur, 2015, 565 p.] *Francophonies d'Amérique*, (40-41), 283–285.
<https://doi.org/10.7202/1043714ar>

s'intéresse à l'histoire de l'appropriation culturelle et politique de Riel et des Métis. Enfin, Jean et Carly Treillet montrent la complexité et les dangers inhérents à l'intervention du pouvoir judiciaire dans la question de la reconnaissance formelle des Métis au Canada.

Cet ouvrage collectif vient considérablement enrichir nos connaissances sur Radisson, Riel, les voyageurs et les Métis, et renouveler les questionnements qu'ils suscitent. Il constitue une lecture stimulante et incontournable pour quiconque s'intéresse à l'un ou l'autre de ces sujets se rattachant à la francophonie nord-américaine. Si nous devons féliciter les directeurs qui, dans leur introduction, réussissent à rendre intelligible la diversité des contributions, nous regrettons l'absence d'une conclusion qui leur aurait permis de dresser un bilan des apports de l'ouvrage en vue de mieux le situer dans les vastes chantiers de recherche dans lesquels s'inscrivent ses chapitres.

Patrick Noël
Université de Saint-Boniface

Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Le Québec n'est pas une île : correspondance 2 : 1961-1965*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac éditeur, 2015, 565 p.

Ce deuxième volume de la correspondance de Jacques Ferron avec sa sœur Madeleine et son beau-frère, l'avocat Robert Cliche, est tout aussi passionnant que le précédent, paru trois ans plus tôt. Marcel Olscamp et Lucie Joubert, qui ont établi la chronologie des lettres (mais la séquence des échanges est parfois incertaine, précisent-ils, et le lecteur le sent bien) et les ont annotées, ont encore une fois fait de l'excellent travail.

Ce sont ici plus de deux cent soixante-dix-sept lettres (sans compter celles qui ont été perdues), la plupart signées par le frère et la sœur, qui s'écrivent avec une régularité à laquelle ils sont tous les deux fidèles. Une lettre n'attend pas l'autre, et l'écriture, le rythme, le ton des lettres manifestent un élan et une sorte d'urgence qui semblent les rendre nécessaires, voire prioritaires. C'est aussi que nous sommes dans les premières années de la Révolution tranquille, à laquelle les épistoliers participent pleinement. La politique active de Robert Cliche au sein du Nouveau Parti démocratique (NPD), la sympathie de Ferron pour l'indépendance, ses nombreuses lettres aux journaux, sa collaboration à la

revue *Parti pris* et la création du Parti Rhinocéros, en font des acteurs clés des débats de ces années cruciales. Les échanges entre les beaux-frères sont marqués par une tension à peu près permanente, par une sourde rivalité entretenue par Ferron, qui laisse cours à une ironie mordante, volontiers virulente, provoquant des brouilles passagères. Madeleine, parfois indisposée par l'intransigeance et l'agressivité des propos de son frère, participe abondamment aux discussions, car c'est souvent par elle que transitent les commentaires de Jacques au sujet de son mari. Les échanges s'enveniment dans les années 1963-1964, au moment où Robert Cliche devient le chef du NPD au Québec, cependant que Jacques Ferron milite au sein du Parti socialiste du Québec (PSQ), né d'une scission avec le NPD-Québec. Les coulisses de leurs différends donnent à voir l'agitation de tout un monde, où l'on croise, parmi bien d'autres, René Lévesque, Thérèse Casgrain et Pierre Elliott Trudeau, que Ferron cerne parfaitement en une phrase : « Je n'ai jamais rencontré chez Pierre Elliott une réaction canadienne-française » (p. 321).

Le titre *Le Québec n'est pas une île*, énigmatique hors contexte, place l'ouvrage sous le signe politique et sous celui d'une comparaison avec le Cuba de Fidel Castro, d'où Michel Chartrand, président du PSQ, était revenu enchanté. « Il conviendrait de déterminer exactement jusqu'où on peut être socialiste dans le contexte nord-américain, distinguer ce socialisme de celui que pratiquent nos gouvernements capitalistes » (p. 469), explique Ferron à sa sœur. Il donne un prolongement à ses convictions socialistes en créant le Parti Rhinocéros, qu'il oppose au NPD et que, dans une entrevue, il situe « dans la ligne du FLQ. Seules les armes diffèrent » (p. 335). « Tu es surexcité, je crois. Détends-toi mon frère » (p. 336), lui écrit Cliche, avant d'exposer cette pensée annonciatrice du film d'Arcand, *Le confort et l'indifférence*, et de l'Elvis Gratton de Pierre Falardeau : « Je crois aussi que tu rêves. Le Canayen n'est pas prêt à se soulever. Il est encore trop gras. Les révolutions, dans l'ensemble, furent agraires et partirent du sol. Notre habitant qui a sa voiture et s'endette allègrement ne peut pas être contre ce système si faux mais si gentil qui lui permet d'avoir dans sa maison ce que Rothschild a dans les siennes » (p. 336-337). Mais le désaccord est trop profond entre les deux hommes pour ne pas mener à la rupture. « Nous sommes passés du stade de la famille à celui de la nation. J'ai pris le parti de celle-ci » (p. 475), écrit l'écrivain à Cliche, précisant plus loin : « Il s'agit d'un différend politique, rien de plus » (p. 477). Les dernières lettres de Cliche montrent une

exaspération qu'il ne s'efforce plus de contenir : « Je n'ai aucune objection à ce qu'en politique tu aies tes propres voies. Milite comme tu l'entends, je respecte tes points de vue. Mais de grâce, laisse-moi tranquille » (p. 529). Quelque temps après, en novembre 1965, Cliche conclut (et ce sera la dernière phrase de la dernière lettre de ce deuxième tome) : « Une bonne année? Je nous la souhaite à la condition que tu te la boucles ou que tu disparaisses de mon paysage immédiat » (p. 533). Une fin un peu abrupte, comme dans un bon épisode de roman-feuilleton.

Dans ces échanges, la littérature occupe une place aussi centrale que la politique. Ce sont les années où Ferron publie les *Contes d'un pays incertain* et les *Contes anglais*, le récit *Cotnoir* et l'important roman *La nuit*. Pour Madeleine, ce sont des années de formation sous la gouverne de son frère, qui la conseille et retouche ses nouvelles, avant de les publier dans *L'Information médicale et paramédicale*, où il avait lui-même fait paraître ses « historiettes » dans les années 1950. Passionnée par l'histoire et le folklore populaires de la Beauce, où elle habite avec Robert (qui, de son côté, s'intéresse au folklore juridique), Madeleine y puise la matière de son travail d'écrivaine. Si elle apparaît incertaine et sans grande confiance en elle dans les premiers temps, elle cherche peu à peu à s'émanciper de la tutelle littéraire de Jacques. « Tu m'aides beaucoup mais bon dieu des fois que tu me terrorises », lui écrit-elle (p. 378). Ces lettres sont extrêmement précieuses quant à la génétique des premiers contes de Madeleine Ferron et du roman qu'elle entreprend d'écrire en 1963, *La fin des loups-garous*. Si elle n'est pas encore l'écrivaine qu'elle deviendra, elle est une épistolière généreuse et enthousiaste, qui sait tenir tête à son frère quand elle juge qu'il dérape.

En parallèle aux discussions politiques, littéraires et ethnographiques, la famille Ferron tient une place constante. Les sœurs et frères et les enfants sont régulièrement convoqués; au reproche que lui fait sa sœur de dénigrer la famille, Ferron réplique qu'il a appris avec les années à apprécier son père. « Il se peut que le respect de Robert pour son père m'ait servi » (p. 421). Nous ne sommes plus très loin du fameux appendice de 1972 aux *Confitures de coings*. Vivement le troisième volume!

François Ouellet
Université du Québec à Chicoutimi